

blable en écrivant ces lignes qui l'accusent ? Comment a-t-elle perdu ce brouillon dans une chambre d'hôtel où je devais le trouver ?... Dieu avait décidé sans doute qu'un acte d'incompréhensible folie ferait, au bout de vingt années, jaillir la lumière au milieu des ténèbres !... Pourquoi d'ailleurs être surpris ? Tôt ou tard un moment arrive où les criminels endurcis sont frappés d'aveuglement et se livrent eux-mêmes !

René Moulin remit le papier dans la case de son portefeuille, qu'il replaça lui-même ensuite dans un tiroir du secrétaire.

Il importe d'expliquer à nos lecteurs l'imprudence de Claudia, imprudence que le mécanicien trouvait étrange à bon droit, et invraisemblable.

L'ex-Claudia Varni, avant de venir à Paris chercher un hôtel et préparer une installation confortable, s'était occupée de la liquidation des affaires fort embrouillées de feu son mari.

Elle avait trouvé pour l'usine, pour le logis et le mobilier, un acheteur qui s'était mis aussitôt en possession.

En conséquence la mère et la fille, ne conservant pas de domestiques, avaient dû pour quelques jours se loger dans un hôtel garni voisin de la Tamise.

Olivia, pendant le voyage de sa mère à Paris, ne quitta point cet hôtel où les plus grands égards l'entouraient.

Lorsque Claudia revint après avoir trouvé ce qu'elle allait chercher, elle profita des derniers moments de son séjour à Londres pour expédier les nombreux bagages qu'elle dirigeait vers Paris, et pour dresser ses plans de bataille.

Nous savons déjà qu'elle ne tentait rien d'important sans avoir combiné ses moyens d'action d'une manière minutieuse et savante.

Or, le matin même du jour où elle devait s'embarquer pour la France avec sa fille, elle avait résolu d'écrire à Georges de la Tour-Vaudieu afin de le prévenir de sa prochaine arrivée à Paris.

Chacune des expressions d'une semblable lettre, on le comprend, devait être pesée.

Claudia rédigea donc, avec force ratures, le brouillon de la lettre que René Moulin venait de lire.

Elle allait copier ce brouillon en y changeant encore quelques mots, lorsqu'une soudaine évolution se fit dans son esprit.

Brusquement elle changeait d'avis.

— Pourquoi écrire ? se demanda-t-elle. Sans compter qu'un tel billet est fort compromettant, il ne peut que me nuire en mettant le duc sur ses gardes... Mieux vaut le prendre à l'improviste et profiter avec adresse de son trouble et de son désarroi... Je vais brûler ce projet de lettre...

Claudia se disposait à allumer une bougie pour anéantir le brouillon, lorsque sa fille entra vivement.

— Mère chérie, dit l'enfant blonde, l'acquéreur de notre maison est là et voudrait te parler, et puis voici les commissionnaires qui viennent enlever les bagages pour les porter au paquebot.

Mistress Dick Thorn, au lieu de brûler le papier comme elle en avait l'intention, le fripa avec impatience, le roula entre la paume de ses mains et le glissa dans la poche de sa robe.

Elle rejoignit ensuite l'industriel qui la demandait, et donna ses ordres relativement aux bagages. L'embarquement devait avoir lieu une heure après.

L'acquéreur de l'usine venait demander à la belle veuve une signature oubliée, et s'entretenait pendant quelques instants avec elle.

Le temps passait.

Olivia prévint sa mère qu'il fallait quitter l'hôtel sans retard si l'on ne voulait pas manquer le paquebot.

Claudia mit rapidement un chapeau, une pelisse et, ne pensant plus au brouillon, tira son mouchoir de poche.

La boule de papier tombant sur le parquet roula jusqu'à la cheminée, où elle disparut à demi dans les cendres froides.

Dix minutes plus tard la mère et la fille étaient à bord du paquebot qui se dirigeait à toute vapeur vers l'embouchure de la Tamise.

En pleine mer Claudia se souvint.

Elle chercha son brouillon pour le déchirer et jeter aux vagues ses parcelles et s'aperçut seulement qu'elle ne l'avait plus.

Tout d'abord cette perte l'inquiéta et la rendit soucieuse.

Mais elle se rassura peu à peu en songeant que si quelqu'un trouvait et déplaçait le papier, chose d'ailleurs fort peu probable, les phrases mystérieuses de l'écrit non signé resteraient forcément pour le lecteur des hiéroglyphes incompréhensibles.

Au bout de moins d'une heure elle n'y pensait plus.

Or, à peine mistress Dick Thorn et sa fille avaient-elles quitté l'hôtel, qu'un voyageur, un Français, arrivant de Southampton après le départ du paquebot qui devait le rapatrier, venait demander une chambre.

Il ne restait qu'un appartement disponible, celui que Claudia et Olivia venaient d'abandonner et qui se composait de pièces indépendantes qu'on réunissait au besoin.

Ce voyageur était René Moulin.

On l'installa dans la chambre où mistress Dick Thorn venait d'écrire.

C'est là que, cherchant un fragment de papier pour allumer son cigare, il ramassa et défripa le brouillon roulé en forme de boule.

Les mots français frappèrent machinalement ses yeux et attirèrent son attention.

Il lut une première fois, puis une seconde, et il poussa un cri de stupeur.

Il croyait comprendre, et la réflexion lui prouva qu'il comprenait en effet.

Nous savons le reste.

Revenons à la place Royale.

Lorsque René Moulin eut fini de classer ses papiers dans son secrétaire, il ouvrit une sacoche de maroquin noir qu'il portait en bandoulière sous son paletot, et il en tira une liasse mince de billets de banque et quelques rouleaux d'or.

Il plaça les rouleaux d'or sur une tablette du secrétaire, empaqueta les billets de banque et les mit dans sa poche en se disant :

— Ce serait absurde de garder cela ici ? On ne sait pas ce qui peut arriver... Les trois mille et quelques cents francs que j'ai là en or suffiront pour vivre au moins un an, si je n'en mets pas au travail, et je vais m'occuper de trouver pour le reste un placement solide... Mon Dieu, oui ! je serai rentier tout comme un autre... On dit que c'est un bon état... ajouta-t-il en riant.

Il fit sa toilette en un tour de main, introduisit l'une des clefs de son logement dans un anneau brisé qui contenait déjà ses clefs de malle, sortit, déjeuna sagement d'une tasse de café au lait et d'un petit pain, se rendit ensuite chez un agent de change et donna l'ordre de lui acheter du cinq pour cent avec les quarante mille francs qui composaient à peu de chose près toute sa fortune.

Quittons René Moulin que nous retrouverons bientôt, et disons ce qui se passait rue Notre-Dame des Champs dans la modeste demeure d'Angèle Leroyer, la veuve du supplicié.

Étienne Loriot s'était trompé en croyant qu'Abel ne verrait pas se lever le soleil le lendemain.

La nuit du samedi avait été calme.

Le dimanche matin, Étienne s'étonna presque de l'effet produit, qui dépassait de beaucoup ses espérances, mais il ne s'illusionna pas sur l'avenir.

— J'ai retardé le moment fatal... se dit-il. J'ai mis quelques gouttes d'huile dans la lampe épuisée... Hélas ! ce n'est qu'une trêve... et cette trêve sera courte...

Il n'en prescrivit pas moins une autre potion, plus énergique et plus stimulante que la première.

La journée se passa sans accident, mais l'état du malade empira dans la soirée et la nuit fut épouvantable.

Abel sentait la vie se retirer de lui et il se raidissait, non contre la douleur mais contre la mort, non pour lui, mais pour sa mère et sa sœur qu'il allait terrifier et anéantir le spectacle de son agonie.

Si près de l'heure suprême, l'héroïque enfant ne songeait qu'à celles qu'il aimait et qu'il allait quitter...

#### XLII

Dans la matinée du lundi, Abel fit signe à Mme Leroyer de se pencher vers lui et dit tout bas à son oreille :

— Tu sais, mère chérie, ça ne fait pas mourir, et ça console... Tu m'as élevé dans ta foi... je suis

croyant... Un jour tu regretterais amèrement de m'avoir vu finir comme un païen... Je voudrais un prêtre...

Angèle inclina la tête en signe d'adhésion et dévora ses larmes.

Le prêtre vint.

Après avoir causé pendant une demi-heure avec le moribond, il s'éloigna en murmurant :

— C'est l'âme d'un ange qui va monter au ciel !... Vers midi arriva Étienne Loriot.

Son premier regard lui prouva que rien désormais ne pouvait prolonger la vie d'Abel.

Il écrivit cependant une nouvelle ordonnance afin d'abuser encore Mme Leroyer sur l'imminence du dénouement, mais prenant Berthe à part, il lui dit :

— Si vous avez besoin de la présence d'un ami dans une circonstance douloureuse, qui peut être prochaine, faites-moi prévenir à l'instant, mademoiselle, je vous en supplie.

La jeune fille comprit.

Elle ne répondit qu'en serrant avec une profonde émotion les mains d'Étienne, et des larmes silencieuses inondèrent son visage.

Étienne souffrait profondément en voyant ainsi pleurer la chère créature qu'il aimait de toute son âme. Sa propre impuissance le désespérait. Il aurait donné la moitié de sa vie pour sauver Abel et pour qu'un sourire pût renaître sur les lèvres pâlies de Berthe. Il plaignait de toute son âme cette pauvre famille si cruellement éprouvée...

Mme Leroyer cachait de son mieux les amertumes de son âme. Les blessures de son cœur brisé saignaient toutes à la fois, mais la rigide volonté de cette mère de douleur mettait un masque sur son visage.

Elle avait juré à Abel d'être assez forte en face du malheur pour pouvoir agir seule et pour cacher à Berthe le terrible secret.

Angèle se souvenait et tenait son serment.

Vers le soir, à mesure que les ténèbres remplaçaient le jour, les dernières forces du moribond disparaurent...

Ses yeux se voilèrent... Il ne vit plus sa mère et sa sœur que comme à travers un brouillard qui s'épaississait rapidement.

Une sueur froide mouilla son corps.

La mort venait et il la sentait venir.

Angèle et Berthe, penchées sur le chevet de cette couche d'agonie, assistaient aux péripéties de la lutte horrible du mourant contre l'invisible ennemi qui frappait ses derniers coups.

Toutes deux mordaient leur mouchoir afin de refouler dans leur gorge les sanglots près de jaillir...

Abel, par un suprême effort, étendit ses bras amaigris pour réunir dans une dernière étreinte les deux êtres bien-aimés qu'il entendait encore mais qu'il ne voyait plus...

Ses mains tremblantes se crispèrent autour des têtes inclinées sur lui. Il attrapa leur front sur ses lèvres... Il les effleura d'un baiser...

— Au revoir, mère adorée... balbutia-t-il d'une voix faible comme un souffle. Au revoir, sœur, chérie... Mère, souviens-toi... Père, me voici...

Sa tête retomba.

Ses bras s'abattirent, inertes, sur les draps blancs.

Il était mort...

Deux cris déchirants retentirent dans la chambre funèbre.

Mme Leroyer se jeta sur son fils qu'elle couvrit de baisers, comme pour le raviver, en prononçant des mots sans suite.

Berthe, tombée à deux genoux et le front appuyé à l'oreille du mort, pria et pleura à la fois.

Pendant une heure les deux femmes semblèrent folles.

Du dehors on entendait les gémissements. On comprit que le malheur prévu et inévitable venait de les frapper, et les cœurs les plus durs furent touchés de compassion à la pensée de cette mère et de cette sœur étouffant de désespoir auprès d'un cadavre.

— Mon fils... mon enfant... mon Abel... répétait Mme Leroyer.

— Mon pauvre frère... sanglotait Berthe.

Enfin les larmes épuisées par leur violence même firent trêve pour un instant ; un silence lugubre régna dans la chambre qu'une veilleuse seule éclairait...